

## **SUPERNATURE**

Pascal Haudressy interviewé par Jérôme Sans  
2011

**Jérôme Sans :** *Vous avez réellement commencé votre carrière en tant qu'artiste en 2006, après douze années passées à l'Unesco en tant que responsable de projets culturels et de nombreuses réalisations impliquant des artistes de notoriété internationale. Comment êtes-vous passé de l'un à l'autre ?*

**Pascal Haudressy :** Je suis entré à l'Unesco en 1995 et j'ai travaillé sur un projet artistique autour de la tolérance, qui impliquait des artistes comme Robert Rauschenberg. Je n'ai jamais eu la sensation de quitter la question de l'art, d'autant que j'ai poursuivi mes recherches en parallèle. Cependant, il est vrai que ce travail passionnant et enrichissant devenait de plus en plus chronophage, et j'avais de plus en plus de difficultés à matérialiser les choses. Finalement en 2006, en quittant l'Unesco, j'ai ouvert un espace qui m'a permis de m'y consacrer à plein temps.

**J.S. :** *Est-ce que ces années précédentes n'ont pas été finalement votre propre laboratoire pour réfléchir avec les scientifiques et intellectuels que vous avez rencontrés sur le présent de notre monde en mutation ?*

**P.H. :** Cela a été sans aucun doute l'une des expériences les plus enrichissantes de ma vie. J'ai eu la chance de rencontrer des personnalités importantes du monde artistique, politique et scientifique comme Ilya Prigogine (prix Nobel de chimie), en particulier lors de réunions de prospective. Il ne s'agissait pas de réflexions futuristes, mais plutôt d'une analyse des systèmes humains actuels et de leur mise en perspective.

**J.S. :** *Quelle a été alors votre première œuvre ?*

**P.H. :** Codes, Fruits & Parasites, une pièce sur laquelle je reviens en ce moment. C'est une trinité qui peut s'appliquer à tous les systèmes, biologique, psychique et mécanique. Elle agit comme une ponctuation dans mon travail.

**J.S. :** *Quelle est sa forme ?*

**P.H. :** À partir d'éléments naturels, branches et fruits, je travaille autour de la notion de codage et de ses mutations au travers d'un dispositif visuel qui met en œuvre des fruits, des parasites et des branches totems. Les bâtons sont ciselés avec des strates de motifs à la manière de certains minarets d'Asie centrale. Pour créer les liens entre micro et macro mondes, trois types de motifs sont utilisés : ceux appartenant aux codes du microcosme (cellules, atomes, particules), ceux appartenant au macrocosme (étoiles, ondes stellaires), et enfin ceux issus d'une mathématique purement géométrique dans lesquels je perçois une dimension spirituelle, métaphysique.

À mon sens, il y a de grandes connexions entre l'art oriental, précisément celui des motifs ornementaux d'architecture sacrée, et les découvertes et représentations du numérique, de la

biologie ou de la cosmologie. Je cherche, à travers cette mathématique du motif, une représentation du code qui rende compte de tous ces éléments. Je ne pense pas être à la recherche d'un syncrétisme, mais plutôt en chemin sur le mystère du code et de ce que laissent deviner ces différentes représentations. La surface des fruits est aussi un motif, mais unique cette fois, choisi parmi les trois types qui constituent les bâtons.

**J.S. : *Comment définiriez-vous votre démarche artistique ?***

**P.H. :** Je suis passionné par l'époque que nous vivons. Nous sommes à un point de bascule historique sans précédent, l'inédit étant l'accélération technologique et ses conséquences sur nos limites. Mon travail parle de ces mécanismes, de ces systèmes d'entraînement vers ce point de rupture. C'est la raison pour laquelle je cherche à créer de nouvelles matières, postures picturale et sculpturale en lien avec notre temps. Lorsque j'utilise des nouvelles technologies, c'est pour les pousser à leur point de rupture, de faillite, les dépecer, les remodeler, pour finalement pouvoir les travailler selon une approche classique. J'applique ensuite à ces nouvelles textures, matières, les codes d'un langage artistique assez classique : sculptures et dessins pour l'essentiel. Je passe mon temps à travailler des lumières, un détail de couleur, le positionnement de mon sujet, des rapports de volume dans l'espace, toutes ces choses que l'on fait depuis longtemps.

**J.S. : *Comment travaillez-vous ? Abordez-vous votre travail comme un scientifique dans un laboratoire ou de manière plus « classique » dans un atelier ?***

**P.H. :** Je travaille ces nouvelles matières d'une manière classique ; chaque composition, détail, couleur, forme demande beaucoup d'attention. J'essaie de trouver une relation symbiotique entre la pensée et la matière, l'idée et sa réalisation, presque à la manière d'un écosystème dont l'objectif final se fonde sur la relation de différents éléments interdépendants et sur leur synergie. C'est une démarche à la fois empirique et intuitive. Aujourd'hui je ne vois pas néanmoins d'antagonisme profond entre démarches scientifique et artistique. En l'état de développement de ces deux disciplines, toutes deux sont des tentatives d'explication ou d'interprétation de la réalité. Réalité pour laquelle, dans un cas comme dans l'autre, il n'y a pas de réponse définitive.

**J.S. : *Les virus apparaissent dans votre travail, métaphore du monde contemporain qui oscille entre celui du sida et ceux circulant via internet. Pourquoi insister sur cette épée de Damoclès ?***

**P.H. :** J'ai effectivement réalisé une série sur les virus, mais je ne pense pas que cela soit récurrent dans mon travail, si ce n'est dans le sens de l'erreur qui s'introduit dans un système. Ce qui m'intéresse le plus aujourd'hui avec cette histoire de virus, c'est sa dimension matricielle, sa puissance de transformation, cette capacité à détraquer des systèmes, à générer de nouvelles entités. L'« objet-virus » me semble moins important que sa puissance.

**J.S. : *Modifications génétiques, clonage, sont également des sujets de votre travail. De quel corps s'agit-il ? Post-humain ou supernature ?***

**P.H. :** Il s'agit d'un corps libéré des contraintes physiques, de son supra cadre d'évolution, espace-temps. Un corps génétiquement modifié, assisté par des nanotechnologies. Ce n'est certes pas pour demain mais l'état actuel de la science nous a déjà permis de multiplier par deux la durée de vie. Parallèlement à son autonomisation temporelle, ce nouveau corps s'affranchit des contraintes de l'espace. Internet propose déjà une forme d'ubiquité de l'information et de la connaissance. Je crois que c'est ce « post-humain » qui marquera un nouveau moment de l'évolution de l'humanité et se posera comme le point de départ d'une nouvelle relation à la nature. Cependant, je n'ai pas la moindre idée de ce qu'elle sera, je ne fais pas de futurologie. Ce qui m'intéresse, c'est le temps présent comme point de bascule de notre civilisation, de notre rapport à la réalité, à nous-mêmes, mais aussi à la nature.

**J.S. : *Dans un monde où la frontière entre virtuel et réel est de plus en plus floue, quelle est votre réalité ? Que signifie aujourd'hui « virtuel » ?***

**P.H. :** À vrai dire, je ne vois pas forcément d'antagonisme entre réalité et virtualité. Nous vivons aujourd'hui à l'ère de l'hyperinformation, qui est un alliage subtil entre la matière et la pensée, l'animé et l'inanimé, le virtuel et le réel. Et l'histoire de la vie, puis celle des hommes, ne sont au fond qu'une histoire de l'information. Les systèmes cellulaires les plus simples fonctionnent sur des principes de transmission de l'information, ce sont aussi les échanges d'information qui permettent la mutation, l'adaptation des espèces. Avec internet, nous sommes déjà dans un système d'information planétaire et instantané. Sur le même thème j'aime cette phrase de l'auteur de science-fiction Philip K. Dick : « La réalité, c'est ce qui reste quand on a cessé d'y croire ».

**J.S. : *Pour vos « tableaux » numériques et vos sculptures, il vous arrive d'utiliser parfois des fragments d'images de votre propre corps. Cela demeure le plus souvent allusif. Il n'est pas fait mention de votre personne dans le titre des œuvres. Je sais aussi que vous pouvez mélanger des fragments de corps appartenant à différentes personnes. Ce sont comme de véritables « greffes » numériques... Et parfois, la référence à votre corps devient évidente. Je veux parler ici de vos Autoportraits, une série d'œuvres en cours absolument spectaculaires où le corps dénudé apparaît à chaque fois décapité. De quoi s'agit-il exactement ? Il y a une véritable dimension chorégraphique à ce travail. Quel est le sens de ces postures, de ces torsions et tensions parfois violentes que vous faites subir à votre propre corps ?***

**P.H. :** J'avais envie de faire des autoportraits et je travaillais sur l'idée d'une série. Son point de départ formel est une sorte d'erreur, d'anomalie avec laquelle je me suis immédiatement senti en affinité. Plusieurs essais, mais aussi l'état dans lequel je me sentais m'ont conduit à privilégier une étude un peu systématique et naturaliste dans le choix des postures et des conditions de captation des mouvements. J'ai associé à ce travail un acteur de théâtre et un chorégraphe ainsi que des ingénieurs. Nous avons d'abord fatigué un corps humain à l'extrême, pour le mettre ensuite dans différentes postures choisies pour leurs qualités expressives mais aussi pour leur polysémie. Ce matériau brut me semblait être intéressant et riche pour sa qualité d'angoisse. Paradoxalement, alors qu'initialement je cherchais à

l'esquiver, une dimension chorégraphique liée aux oppositions de direction dans le corps a ressurgi de ces sujets « primitifs ». La fixation d'une posture absolument réelle et violente dans la torsion, où la tension crée cette sensation de chorégraphie.

**J.S. : *Les animaux apparaissent dans vos œuvres sous des formes épurées et idéalisées. Que symbolisent ces créatures dénaturées ?***

**P.H. :** Ce sont des mythes. L'animal m'intéresse dans son rapport avec nous-mêmes. Il nous connecte avec des parties reculées de notre psyché, de notre cerveau reptilien, avec nos peurs ataviques portées au paroxysme de leur expressivité par le cinéma. On est dans l'hyper-popularisation et le surdimensionnement de ces peurs, c'est le méta-mythe, universel et quasi instantané. À un moment où le réel est mis en question et interrogé par les mondes virtuels, il me semble intéressant de remettre en perspective cette dimension pulsionnelle, vitale de notre existence et sans doute fondatrice des systèmes dans lesquels nous vivons.

**J.S. : *Est-ce un commentaire de l'extension de la nature ?***

**P.H. :** C'est l'extension de la nature dans le domaine de la psyché et des émotions humaines. Ce processus n'est pas sans conséquence pour la nature et, à terme, pour notre espèce.

**J.S. : *Mais alors quel rôle l'art joue-t-il dans la société ?***

**P.H. :** Je crois à l'idée d'une œuvre qui pourrait influencer la vision d'une personne jouant un rôle déterminant dans le développement de notre société.

**J.S. : *Votre travail dessine un monde en mutation. De quelles mutations parlez-vous ?***

**P.H. :** Je ne suis ni sociologue ni journaliste. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas la longue liste des mutations bio-technico-socio-économiques, dont nous sommes les spectateurs et parfois les acteurs, mais bien les conséquences induites sur nos modes de perception du monde et de nous-mêmes.

**J.S. : *Le dessin électronique semble être le fil rouge de votre vocabulaire. Quel est votre rapport au dessin ?***

**P.H. :** Pour les dessins électroniques, j'ai cherché à développer une nouvelle matière picturale en lien avec notre époque : dérégulée, mutante, dans la construction et la déconstruction, à la recherche de son espace ou de nouveaux contours. Pour ce faire, je détraque les ordinateurs afin de générer cette nouvelle texture à la fois chaotique et organisée. Je m'intéresse en premier lieu à l'accident, à l'erreur. Ensuite, celle-ci apparaît selon un mode aléatoire. Ce mode d'apparition, de traitement de l'erreur, donne une pulsation biologique, organique à ce moment de lutte entre « ordre et chaos ». Cette tension dialogue à son tour avec la boucle vidéo qui agit comme un cadre, mais temporel. On pourrait presque parler d'un motif, d'une mathématique qui tente d'intégrer l'aléatoire et l'organique.

**J.S. : *À propos de ces boucles dans vos pièces en mouvement perpétuel : y a-t-il alors un départ et une fin ?***

**P.H.** : Je privilégie un rapport méditatif à l'image, à l'objet. Dans ma chambre d'enfant, j'avais des tapis samarcandais aux murs. Je pouvais passer des heures à observer l'organisation géométrique, finir par m'y perdre et voyager à l'intérieur, comme si mon esprit était aspiré, on pourrait même dire piégé par l'attention et la concentration portées à la logique du dessin, laissant ainsi vagabonder librement autre chose en soi de fragile et léger. J'essaie sans doute de retrouver cet état au travers de certaines de mes œuvres, et je suis convaincu que tout procédé narratif est un obstacle sur ce chemin. Il n'y a donc ni départ, ni fin ; plutôt un état d'apesanteur temporelle. Comme pour un tableau classique, je ne cherche pas une tension qui soit liée au déroulé d'une histoire linéaire mais plutôt à la succession des différents niveaux de lecture de la pièce.

**J.S.** : *À l'encontre de matériaux contemporains comme l'écriture numérique, vous utilisez régulièrement le marbre pour vos sculptures. De quelle anomalie parlez-vous ?*

**P.H.** : Celle de la vie. Pendant quatre milliards d'années, la terre ne connaît pas la vie biologique. Et soudain apparaissent les acides aminés, premier maillon de la vie, origine de l'ADN, qui perturbent complètement le système et changent la face de cet objet stellaire. Je vois cela comme une anomalie, l'apparition de la vie est une erreur dans un système inanimé. Mon travail parle de cette bifurcation fondamentale. Pendant plus de 2 000 ans, ce moment de bascule a été attribué à un dieu créateur représenté sous forme de sculptures anthropomorphes en marbre.

**J.S.** : *Votre faisceau de références semble multiple et complexe.*

**P.H.** : Un mélange de références classiques et populaires, orientales et occidentales qui ont contribué au monde d'aujourd'hui. J'aime les références croisées, les antagonismes et les paradoxes pour les espaces d'incertitude et de liberté qu'ils m'offrent.

**J.S.** : *Quelles sont les prochaines étapes de votre laboratoire mental ?*

**P.H.** : Mes racines orientales ont déterminé mon travail jusque-là sans que j'y fasse, sauf exception, explicitement référence. Je ne souhaite pas développer une sorte d'orientalisme à l'avenir. Disons que j'ai compris il y a peu de temps l'importance de mon héritage dans mon travail et que ce déplacement de ma conscience aura nécessairement des conséquences sur la manière dont je vais continuer à faire dialoguer ces mondes. Plus concrètement, je vais poursuivre les quatre séries sur lesquelles je travaille actuellement et que je vois comme quatre outils d'exploration, de forage, faillibles et susceptibles d'être détraqués. L'erreur faisant partie intégrante des processus que je développe, la direction, même si elle est fixée, évolue d'une manière organique, fluctuante et imprévisible.